

Messieurs les Présidents,
Chers amis anciens combattants,
Mesdames et messieurs,
Chers enfants,

Il y a exactement 91 ans, jour pour jour, le 11 novembre 1918, la première guerre mondiale s'achevait par un armistice que le maréchal Foch signait au nom de la France.

Cette guerre devait être courte, chaque soldat, on s'en souvient, partant la *fleur au fusil* – comme s'il était possible d'associer les deux symboles ! – à la rencontre de l'ennemi. Elle sera en réalité d'une longueur insupportable, d'une violence inouïe, une guerre totale, destructrice comme aucune autre jusque là dans l'histoire de l'Humanité pourtant riche, hélas, en massacres en tous genres.

L'humanité, voilà celle qui fut la grande victime du conflit. Car cette guerre ne fit pas seulement peser une menace sur la vie et le bonheur de millions d'hommes, de femmes et d'enfants. Elle fut la première qui menaça à ce point l'idée même d'humanité.

Dans la boue des tranchées, parmi les rats et la vermine, sous la pluie incessante des obus, montant à l'assaut face aux mitrailleuses en piétinant les corps des morts, tenus en éveil la nuit par les cris atroces des blessés abandonnés entre les lignes, les soldats pour survivre sentaient qu'ils devaient faire taire en eux leur part d'humanité. Cette guerre sacrifia aussi toute une génération.

Deux chiffres, deux chiffres seulement pour essayer de se faire une idée, même s'ils sont sans doute abstraits tant ils dépassent l'entendement : 65 millions d'hommes mobilisés, 9 millions de morts et 20 millions de blessés et d'invalides. Des 8 millions et demi de Français de métropole et des colonies mobilisés, 1 million et demi ne reviendront pas, tandis que 4 millions demeureront invalides.

La France de l'après-guerre sera peuplée de tous ces mutilés de guerre aux visages meurtris, de ces "gueules cassées", se déplaçant avec des cannes ou dans des fauteuils roulants.

Ce fut, dit-on, la première "guerre moderne". Curieux que d'adjoindre cet adjectif au mot "guerre", ce qui signifie combien l'homme a réussi à mettre la technique au service de ses capacités destructrices ! On y expérimenta les armes les plus sophistiquées de l'époque avec leurs déluges de feux, la guerre de déplacement avec les premiers chars, et les massacres de masse par l'utilisation des gaz toxiques. Elle fut sanglante et sanguinaire au point qu'on la qualifia de "boucherie".

Elle détruisit un grand nombre de foyers. Pas une ville, pas un village, qui ne porte sur son monument aux morts, l'inscription de ces vies laissées sur les champs de bataille. Les pertes humaines énormes laisseront le vieux continent ruiné à la sortie du conflit.

Cette "grande saignée", qu'elle connut, l'Europe, mettra des années à s'en remettre. Elle laissera également des millions de veuves et d'orphelins. Sans oublier les nombreuses victimes dans les rangs des combattants des colonies d'outre-mer, dont le sacrifice a trop longtemps été occulté.

Malheureusement, « les grands hommes qui n'ont pas leur statue sont légion » comme le soulignait Apollinaire.

Pourtant ils furent grands, ces soldats qui endurèrent les pires souffrances, qui affrontèrent les plus grands dangers, qui consentirent aux plus grands sacrifices, qui tombèrent face contre terre, dans la boue des tranchées et des champs de bataille.

Ils furent grands, ces survivants qui revinrent, certes, mais furent condamnés à vivre avec le souvenir du malheur.

Cette guerre pèse encore sur notre mémoire collective, et par delà l'histoire, elle est, et reste, pour chacun, la *Grande Guerre*. Mais cette grandeur n'eut de grand que la démesure des gouvernants et le désastre qu'elle aura engendré.

A Wattrelos, l'occupation commence dès le 13 octobre 1914 et ne prendra fin que le 18 octobre 1918, date à laquelle notre ville sera libérée par des soldats britanniques.

Avant que l'armistice ne soit signé, la Kommandantur, en fuite, se venge en faisant exploser les ponts du Laboureur, de la rue Catteau et de la gare, en incendiant les usines Kuhlmann et Vandendriessche.

A cet ultime coup du sort s'ajoutent à la mémoire des survivants d'alors la perte d'êtres chers et la dureté des conditions de vie, tant pour ceux qui ont vécu l'horreur des tranchées au front que ceux qui ont subi la pénurie du ravitaillement et les hivers rigoureux à « l'arrière ».

Quel sentiment ambigu, mêlé de colère, de peine, de soulagement et de terrible gâchis, ces derniers ont-ils dû ressentir... Chaque commémoration nous amène à revivre l'ambiguïté de ce sentiment.

Et à nous interroger sur les symboles de ce jour si particulier, où la paix a finalement pris le pas sur une extraordinaire et désastreuse débauche de violence.

Aujourd'hui, il nous faut être conscients de la fragilité de nos sociétés dites développées qui ne sont jamais à l'abri d'un possible retour de la barbarie.

Une preuve, s'il en fût. C'était à peine 20 ans plus tard, c'était à peine il y a 70 ans, en septembre 1939 : l'Allemagne envahissait la Pologne, l'Angleterre et la France entrent en guerre, et à nouveau la terre européenne s'embrase, et va rougir du sang de ses enfants pendant ces longues années qu'un réalisateur de télévision a récemment, à juste titre, qualifiées "d'apocalypse".

Deux guerres mondiales, deux tragédies humaines ont ensanglanté l'Europe et le monde au XX^e siècle, ruinant des millions de vies, anéantissant des familles et des peuples entiers.

Voilà pourquoi, il faut se souvenir, rappeler, commémorer. Ce ne sera, jamais, ni désuet ni inutile. En tout cas, vu l'état du monde, les risques de guerre ça et là, les conflits existants ça et là, les tragédies qui ensanglantent tant de contrées, il est malheureusement toujours d'actualité de commémorer.

Car commémorer, c'est se souvenir ensemble, se souvenir de ce qui s'est passé, pourquoi cela s'est passé et comment ça s'est terminé. C'est faire, ensemble, l'effort du quoi, du pourquoi et du comment.

C'est plaider, inlassablement, pour que l'homme développe sa capacité à retenir et à apprendre de ses erreurs passées.

Aujourd'hui encore, des guerres se mènent et d'autres se préparent, très souvent pour préserver intérêts économiques, personnels et politiques. Alors oui, commémorer, c'est aider à réfléchir, à ouvrir les yeux, à expliquer les horreurs de la guerre et les bienfaits de la paix.

Commémorer le 11 novembre 1918 est d'autant plus impérieux que des témoins du bain sanglant que fut cette guerre nous manquent aujourd'hui. Souvenons-nous que le dernier poilu français, Lazare Ponticelli, s'est éteint l'an dernier.

Commémorer, c'est aussi accomplir notre devoir de mémoire à l'égard de ceux qui nous ont légué les valeurs de courage pour la défense de la nation et de la démocratie mais également celles du pacifisme. C'est aussi espérer, à travers leurs engagements, un avenir que l'on désire toujours meilleur et solidaire.

Dans cet esprit, il n'est pas vain d'associer au souvenir du 11 novembre les batailles quotidiennes pour combattre sans relâche ce qui divise. L'indifférence, l'intolérance, la xénophobie et le racisme, l'individualisme, le repli sur soi lié à une société qui valorise les plus forts et marginalise les faibles. Ce sont les plaies d'aujourd'hui et des ferments de tensions et de haines pour demain.

Aussi, si depuis les années 50 se construit une union européenne, c'est bien une Europe dite de la réconciliation. Une Europe apaisée qui, forte de la réussite économique combinée de ses membres, entendait intervenir à jeu égal avec les Etats-Unis et le Japon de l'époque.

Aujourd'hui, si nous voulons que cette Europe incarne une Europe de paix durable, une Europe sociale et démocratique, elle a besoin d'être construite pour et par ses peuples.

C'est il y a 50 ans, en 1959, qu'est née la Communauté Economique Européenne. Ce n'est pourtant qu'en 2009, cinquante ans plus tard, qu'un traité constitutionnel européen, laborieusement adopté, va doter l'Union européenne d'un président et d'une politique européenne de sécurité et de défense.

Oui, la route est longue pour bâtir l'identité et la citoyenneté européenne, et pour qu'à l'échelle de notre continent au moins, on sache établir et faire vivre la paix, une paix durable.

Et par delà des frontières européennes, si l'on ne peut espérer que les conflits cessent entre les nations, que l'on sache porter la parole de la fraternité universelle, et au moins s'engager à ce que la violence qui s'exprime par le biais de conflits, ne soit pas inhumaine.

Comprendre nous-mêmes et apprendre à nos enfants que seules la tolérance et la solidarité nous lient, que la différence est saine.

Comprendre qu' « il n'y a pas de sciences ou de vertus qui vailent une goutte de sang » comme l'écrivit si justement Balzac.

Rêver ensemble du jour où la paix ne sera plus seulement, comme l'écrivit Jean Giraudoux, « l'intervalle entre deux guerres », mais plutôt comme l'avait voulu le philosophe Emmanuel Kant, « une paix perpétuelle ».

Construire ensemble une paix « positive », qui ne se résume pas au silence des armes, des rancœurs et des haines mais qui s'exprime par la recherche d'un mieux vivre ensemble.

Ouvrer à la vie de notre cité, guidés en cela par les valeurs de tolérance, de solidarité et d'échange.

Mesdames, Messieurs, ma conclusion je l'emprunterai à Jaurès, lui qui, par un attentat odieux, tomba sous les balles le 31 juillet 1914, quelques heures à peine, ou presque, avant l'entrée en guerre, celle-là même dont nous commémorons aujourd'hui l'effroyable tragédie.

Dans La Dépêche de Toulouse du 18 septembre 1905, Jean-Jaurès écrivait :

- « 1) Je crois que l'existence des patries autonomes est nécessaire à l'humanité...
- 2) Le devoir de tous les citoyens est d'être passionnément attachés à la paix, non par faiblesse ou lâcheté mais parce que la guerre est une barbarie... »**

Que ne fut-il entendu à l'époque ! Plus d'un siècle plus tard, chacun d'entre nous, toutes et tous, vous, Mesdames et Messieurs du monde combattant, qui avez connu guerres et conflits, nous citoyennes et citoyens du monde, vous les enfants qui serez les bâtisseurs de l'avenir, **sachons inlassablement porter ce flambeau. Et veillons à ce que les flammes du souvenir, mais aussi de l'espérance, jamais ne s'éteignent.**

Et souvenons-nous de la souffrance de ceux dont les noms sont gravés sur ce monument et sur les tombes qui nous entourent. Car cette souffrance aura été à l'origine de notre existence, comme elle est la clé de notre salut.